particuliers d'interdits explicites tels qu'ils apparaissent dans la pratique privée, d'après un dossier épigraphique de Mactar et de Thuburbo Maius ; E. Smadja recherche la place de l'empereur dans le système religieux des cités, insistant sur son caractère relativement modeste dans un contexte strictement cultuel, sinon à être associé par le biais de la formule *pro salute* ; A. Groslambert s'attache à Saturne africain, qui présente des spécificités fortes sinon des codifications strictes ; on regrettera qu'elle ait fait place, même entre guillemets, à « l'impossible romanisation des âmes », qui demanderait tout d'abord à définir ce qu'elle, ou celui qu'elle cite, entendait par « âme » dans le contexte païen de l'Antiquité ; M. Sebaï enfin analyse l'apport de plusieurs reliefs de Numidie, en particulier celui de Béja, dont le texte donne une liste de dieux ancestraux entre lesquels on s'est généralement efforcé de déterminer quel était le dieu principal, dans une évolution qui devrait nécessairement aboutir à la suprématie d'un dieu tout-puissant et unique. La perspective est ici polythéiste et ne recherche pas des substrats indigènes qui seraient fondamentaux, mais met en évidence un « processus d'élaboration d'une nouvelle culture qui puise, et sélectionne volontairement en les repensant et en les rédéfinissant, de nombreuses variables qui ont appartenu aux différentes cultures qui se sont succédé dans le temps » soulignant que l'image est traitée selon une forme romaine respectueuse certes de l'enracinement local mais directement ouverte sur les standards romains. On mesure ici toute la distance méthodologique qui sépare cette étude historique, du romantisme de la communication précédente qui concluait au renforcement du particularisme africain. Dans la conclusion, qui précède une bibliographie et de bons index, John Scheid revient sur l'importance de la composante religieuse dans la compréhension du fonctionnement du monde romain, dans une perspective centrifuge certes mais fortement centripète, et ramène les analyses partielles au questionnement général sur les normes romaines et les normes locales avec toutes les difficultés méthodologiques inhérentes à une documentation ambiguë et incomplète. – Un ouvrage d'une richesse remarquable, qui donne à réfléchir avec esprit critique.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Anna J. CLARK, *Divine Qualities. Cult and Community in Republican Rome*. Oxford, University Press, 2007. 1 vol. 14 x 22,5 cm, XIV-376 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 69 £. ISBN 978-0-19-922682-5.

Ce livre constitue d'ores et déjà une référence. D'autres en ont vanté les mérites et présenté ses grandes articulations (voir par ex. M. Perfigli, *CR*, 60, 2010, p. 208-210 ; F. Santangelo in http://bmcr.brynmawr.edu/2008/2008-04-18.html). Je me limiterai à quelques observations. Ce volume, issu d'une thèse de doctorat, devra désormais être consulté par tout chercheur intéressé par ces divinités que les francophones ont longtemps appelées « abstractions divinisées » (telles *Virtus*, *Fides*, *Honos*, *Concordia* etc.). A. Clark choisit, pour les qualifier, la formule « divine qualities » ; ce raccourci permet de décrire un groupe de divinités partageant leur nom avec des qualités, tout en évitant le besoin anachronique de vouloir différencier ces réalités (dieu ou qualité) dénommées par un même vocable. Ce choix méthodologique est rendu par la typographie adoptée : chaque « qualité divine » est évoquée par de petites majuscules

– « it helps to remind us that we are indeed dealing with a spectrum and not two separable categories » (p. 21). C'est sous l'angle de l'identité, de la perception que les Romains avaient d'eux-mêmes, que sont examinées ces « qualités divines », durant les trois derniers siècles de la République. Dans quelle mesure ces qualités étaient-elles revendiquées ou associées à des groupes spécifiques, à des individus ou à la communauté entière ? Cette enquête sur les « qualités divines » porte donc aussi sur l'identité culturelle romaine ou plutôt sur les identités romaines : quelles ont été les interactions entre telle qualité divine et tel ou tel groupe social ? Un des mérites de l'auteur est en effet d'avoir pris en considération toutes les couches de la population, y compris les esclaves, qui pouvaient avoir un rapport avec ces « qualités divines », qu'il se soit exprimé à travers des discours, des représentations théâtrales, l'iconographie monétaire, des graffitis ou des dédicaces d'offrandes modestes ou de temples, des fêtes etc. Ces « qualités divines » appartiennent à la sphère de la religion, marquent le rythme de l'année civique et le paysage tout en permettant aux Romains de représenter leur histoire et leurs valeurs, celles-ci pouvant d'ailleurs être revêtues de diverses significations selon les époques ou les divers participants. Elles sont donc également situées dans un éventail plus large de qualités associées avec les Romains. – Signalons en passant qu'un article récent de F. Coarelli permettrait de compléter le chapitre 4 intitulé « Capitolizing on divine qualities » (*Substructio* e *tabularium*, *PBSR*, 78, 2010, p. 107-132) : aux temples dédiés à des qualités divines à la fin du IIe et au début du Ier s. av. n.è. par plusieurs généraux (temple de la Concorde par Opimius en 121 ou d'*Honos* et *Virtus* par Marius par ex.) s'ajouterait, si l'on suit l'hypothèse du savant italien, un triple temple dédié par Sylla à *Venus Victrix*, au *Genius publicus populi Romani* et à *Fausta Felicitas*, qui aurait pris place sur les *substructio* du tabularium. – Index des sources ; index général.

Françoise VAN HAEPEREN

Eric M. ORLIN, *Foreign Cults in Rome. Creating a Roman Empire*. Oxford, University Press, 2010. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-248 p., ill. Prix : 45 £. ISBN 978-0-19-973155-8.

Le titre principal de ce livre cache partiellement ses ambitions : il ne s'agit pas seulement, pour E. Orlin, d'étudier les cultes étrangers à Rome (sous la République et le principat d'Auguste) mais aussi et surtout de comprendre en quoi ces cultes insérés progressivement au sein du système religieux romain contribuèrent à transformer la notion même de romanité ou, pour le dire autrement, modifièrent la « Roman self-definition ». Dans la mesure où les Romains eux-mêmes se présentaient comme le plus religieux des peuples, il est particulièrement intéressant de choisir le champ de la religion pour explorer le développement de l'identité romaine. Se basant sur des modèles issus de l'anthropologie, l'auteur entend ainsi démontrer que les activités religieuses romaines, depuis le début du IIIe s. av. n.è., ont contribué à la redéfinition des frontières de la romanité, au fil de l'expansion et de l'intégration de nouveaux territoires et de peuples au sein de l'empire. E. Orlin regroupe sous l'étiquette « cultes étrangers », tous les cas où les sources archéologiques ou littéraires indiquent une provenance « hors de Rome ». – Les deux premiers chapitres sont consacrés à l'intro-